

Jasmina Douieb

Qu'est-ce qui vous attire dans ce projet ?

Historiquement c'est Roland Mahauden qui m'a contactée parce qu'il a vu ce texte qu'il avait très envie de monter et donc il me l'a fait lire. J'ai tout de suite aimé le thème en fait, pas tellement le conflit israélo-palestinien mais plus le personnage et la naissance de la prise de conscience politique. C'est vraiment l'émergence de son civisme et son engagement.

Vous connaissiez l'existence de Rachel Corrie ?

Non, très vaguement, ça me disait quelque chose mais je ne connaissais pas.

Comment avez-vous travaillé au niveau de la mise en scène ? Comment la pièce va se dérouler ?

J'ai travaillé d'abord beaucoup sur le texte, les extraits de ce texte, journaux intimes e-mails et tout cela, je suis partie de ce texte là qui est l'adaptation d'Alan Rickman et je l'ai comparé au bouquin pour resituer les époques, là où elle les avait écrits. Très intéressant car ça a été une manière de rentrer dans sa vie, ce n'est pas spécialement quelque chose qu'on a développé dans la pièce mais qui nous ont beaucoup nourris : son rapport à sa mère, son enfance, ses premiers poèmes et tout cela et ses dessins. C'était assez riche au départ donc on a fait d'abord un travail à table de comparaison des textes, voir un peu ce qu'elle disait en anglais, pour s'approprier un peu cette adaptation qui avait été faite. Et puis on est passés très vite à la scène en fait car elle a mémorisé assez vite, j'ai demandé de connaître assez vite, donc on est vite passés physiquement dans le travail. Et on a travaillé aussi très vite avec des images. Sébastien Fernandez qui fait l'assistantat fait aussi les vidéos a travaillé vraiment en parallèle avec nous pour ramener des images. La vidéo est devenue un vrai partenaire.

Ce sont des images d'archives, de témoignages historiques donc des images belles, mais on a fait aussi un travail figuratif, il y a des passages qui sont des textures. Ça fera partie de la pièce c'est la même chose qu'un éclairage, ça devient un partenaire scénographique.

Comment vous percevez l'engagement de Rachel Corrie ?

C'est très émouvant parce que se dire qu'à 24 ans elle part pour un pays, dans une cause et une action qui est très risquée. Je crois qu'elle savait très bien qu'elle risquait sa vie. Je crois pas qu'elle imaginait que ça puisse finir comme cela mais quand même elle prend des risques très sérieux. C'est assez émouvant de voir sa quête de l'absolu, sa quête de la bonté humaine qui finit par être broyée littéralement. C'est très émouvant parce que cela parle vraiment de sa soif de justice, une soif très naïve et très pure.

Dans cette histoire il y a de l'espoir ?

Oui, oui. Parce qu'elle fait vibrer ses mots, elle a conscience qu'il y a peut-être moyen de faire de petites choses. Elle fait pas de grandes choses, elle va pas trouver les ministres et des actions politiques qui ne sont pas à son niveau, elle fait des toutes petites choses c'est-à-dire donner à boire à un enfant, protéger une maison, aider les gens à survivre et à résister à la pression israélienne pour la construction de ce mur.

Le théâtre est-il un lieu de résistance ?

Je crois que c'est un des derniers lieux où c'est encore possible, c'est un sujet qu'on beaucoup abordé, au travers de la question de l'engagement et du militantisme. Où est-ce qu'on en est aujourd'hui dans notre monde occidental par rapport à cela la militance ? Qu'est-ce qu'il en reste ? Il en reste pas grand-chose je trouve, il y a beaucoup de désillusions, d'apathie. Je pense que le théâtre est un des derniers lieux où on essaye de résister un tout petit peu même

si ce n'est qu'une action artistique, si cela peut permettre des petits éveils, une étincelle chez plusieurs personnes c'est déjà pas mal. Par exemple l'action que fait l'association belgo palestinienne c'est ça en fait, ils font des petits voyages avec des gens pour montrer la réalité là-bas, quotidienne. Juste en parler en fait. C'est ce que moi j'ai fait au mois de juin. J'ai été avec Roland Mahauden et c'était bien de le faire, je pense que c'est important parce de vivre les choses ce qui est très différent de les avoir juste vues à la télé. Cela m'a permis de sentir les choses avec ma peau, j'ai ressenti ce sentiment d'impuissance énorme, c'est un conflit tellement grand, il a des implications internationales et des ramifications. C'est très très complexe. On ne peut pas avoir un avis complètement univoque ni simpliste. Par contre ce qu'on peut faire c'est des petites choses, dire là on bafoue les droits humains les plus élémentaires. La solution politique je ne la connais pas mais on peut peut-être faire des petites actions et ne pas fermer les yeux sur tout ce que l'on croit insoluble.

Est-ce une expérience à part ?

Oui, c'est la première fois que je m'attaque à un texte qui n'est pas littéraire, écrit pour être une œuvre littéraire, édité de manière posthume. C'est à partir d'un matériau complètement réel, il y a une espèce de trac à aborder cela parce qu'il y a le respect pour cette personne qui est morte et le point de départ de ce travail est de dire qu'elle n'est peut-être pas morte pour rien. Notre action pourrait juste servir à cela, dire cela et parler de ce qu'elle a fait, de ce que les gens continuent de faire. La manière dont on traverse l'œuvre, le texte que j'ai traversé moi et que j'ai transmis à la comédienne, la manière dont le texte va traverser les spectateurs, c'est une situation assez limite à chaque fois et le fait qu'un texte un destin soit interprété d'une manière particulière participe à la convergence de tout ça et je pense que cette convergence on ne l'a pas quand on est seul avec un livre. Il y a quelque chose de très riche si ça réussit.

Cécile Vangrieken

Comment étais-ce en Palestine ?

J'ai été pendant dix jours, sur le terrain pour voir un peu ce dont Rachel parlait, c'est une idée qui m'était passée par la tête et puis en rencontrant l'asso belgo palestinienne on m'a parlé de mission d'observation organisées avec des gens qui n'ont rien à voir avec la Palestine à la base. Elle m'a parlé de quelqu'un d'autre avec qui je suis parti avec un groupe d'étudiants de l'IHECS qui avait organisé un voyage pour partir. On était 35 et c'était incroyable, on a voyagé en bus d'une ville à l'autre dans des villes palestiniennes, on n'a pas été en Israël sauf à Jérusalem et on a rencontré pas mal de gens, que ce soit des centres de réfugiés où il font des activités pour les enfants, des journalistes américains ou israélien. Tout était très bien organisé. 7h du matin on prenait le petit déj', à 10h du soir on était occupés. On a rencontré des gens comme ça toute la journée, on a logé dans des familles, était cueillir des olives dans les champs là-bas, vécu le check point, le système des frontières, les colonies, l'occupation. C'était très très intéressant.

Il n'y a pas de conclusion active, plus j'en apprend, je lis, je vois des films et maintenant je vais sur place et j'écoute les gens, plus je me dis que c'est très complexe. Ce qui est sûr c'est qu'il y a vraiment un abus au niveau des droits humains et des droits de l'homme. J'ai plutôt vu un côté, mais c'est un combat dans lequel certains ont des armes et d'autres n'en ont pas.

Qu'est-ce qui vous attirée dans ce projet ?

J'ai déjà travaillé avec Jasmina donc on se connaissait, elle m'a choisie. Quand j'ai lu le texte je connaissais pas trop grand-chose au conflit israélo palestinien, les grandes lignes. J'avais

reçu un mail il y a quelques années avec des photos d'elle et le bulldozer. Je pensais même que c'était presque une blague. Et puis quand j'ai revu les photos après on m'a dit c'est Rachel Corrie, je me suis dit « ah ok ». Quand j'ai lu la pièce avant de passer l'audition, j'étais un peu en état de choc, complètement sonnée, je me suis mise à pleurer tout en lisant le texte dans mon salon en me disant merde il faut que je me bouge. Ça me faisait mettre en évidence que je ne me bougeais pas pour cette cause. Merde ça existe, il faut se réveiller comme elle s'est réveillée. Ce ne sont que ses écrits à elle, dans son journal de l'âge de 12 ans à 23 ans, il y a des choses qu'elle a écrites pas du tout en Palestine, vu qu'elle n'a passé que les trois derniers mois de sa vie en Palestine, de janvier à mars 2003 quand elle avait 23 ans. Il y a une petite moitié qui est avant la Palestine et les deux tiers qui sont quand elle est là-bas. Il y a également des mails qu'elle a envoyés à ses parents et une lettre de son père et une lettre de sa mère. Ce n'est pas du tout un texte écrit pour être joué, c'est vraiment son journal intime qui est tout d'un coup mis à jour.

Je me suis dit si c'est au Théâtre de Poche il y aura sûrement des scolaires et c'est l'occasion de transmettre la chose, c'est ça qui m'a plu en fait. En connaissant un peu ce que l'on dit dans les journaux, avant l'audition j'ai vu plein de choses, j'ai loué des dvd à la Médiathèque et je me suis dit c'est chouette j'ai envie de le faire. Pour la cause palestinienne aussi mais aussi pour le fait de s'engager dans une cause. Elle est tombée là-dedans, elle aurait pu tomber dans autre chose, elle aurait pu partir en Afrique du Sud, au Rwanda.

Comment la pièce va se dérouler ?

C'est un texte morcelé, Alan Rickman est parti de tous les écrits du journal intime de Rachel et en prenant des extraits a fait une sorte de patchwork, c'est pas du tout chronologique. Le spectacle est construit comme le livre, différentes facettes et différents moments.

Comme elle a existé je ne peux pas faire n'importe quoi, dans un sens je ne l'ai pas rencontré et les gens qui viendront voir la pièce non plus et à la fois peu importe, je suis pas Rachel j'ai neuf ans de plus qu'elle avant sa mort. Le trajet que je vais faire avec ses mots et ma personne, comment je transpose l'engagement. Comment je trouve la résonance en moi. J'ai été fort chamboulée émotionnellement, à la fin de la pièce elle écrit à sa mère. Comment trouver la justesse dans l'indignation de cette parole ? Comment trouver ma colère, ma rage, mon indignation ? Dans les 10 jours j'ai senti plusieurs fois une boule dans la gorge. J'ai pu connecter les choses dont elle parle.

Jasmina m'a laissée beaucoup faire, on a cherché ensemble, elle me disait « on se censure pas, on cherchera jusqu'au dernier jour, jusqu'à la première ». Comme ce n'est pas un texte fait pour être joué, je suis longtemps restée prisonnière de ses mots. Il y a un espace vide, très grand et un mur de papier journal derrière et un plateau vide avec une balançoire, l'innocence, enfance et joie de vivre. Moi je bouge là-dedans. C'est une fille qui a la foi et qui est révoltée contre les injustices toutes confondues. C'est quelqu'un qui rassemble les gens, fait des connections. Besoin de dire, de témoigner de ce que personne ne voit. Elle dit tellement de choses précises sur la couleur des jeeps, comment sont construits les miradors, les trous de balle dans les murs, j'ai vu tout cela. Avec ses mots je vais pouvoir mettre mes images à moi.

Comment vous percevez son engagement ?

Je ne pense pas que ce soit une façon de se saigner, c'est pas un spectacle ni s'exposer en martyr, c'est aller jusqu'au bout mais c'est une surprise elle s'est retrouvé caché par une butte de terre et la benne l'a prise au visage. Elle ne voulait absolument pas cela, elle avait 10 000 choses à faire encore.

Une part de ce qu'il y a dans la lettre est l'incapacité à transmettre ce qu'elle a vu. Elle dit « qu'est-ce que c'est que ça, on m'a pas dit qu'il y avait de telles horreurs qui existaient, je suis née dans une famille très aisée, une belle villa, où tout le monde fait des études, pourquoi

on ne m'a pas parlé de cela ? Elle est à court de mots. Tous les palestiniens nous disent de transmettre ce que l'on a vu. J'espère que cela va susciter des réactions, cela suscitera quelque chose. Le gros danger reste l'amalgame dans ce conflit, tout n'est pas si simple. Le manque de liberté des gens m'a le plus marqué, on leur coupe les ailes, ils n'ont pas d'ailes, ils ont une joie et un rire et des yeux lumineux comme j'ai rarement vu. Je n'ai jamais autant rigolé, je n'ai fait que rire et pleurer dans mon coin après. Ils font beaucoup d'études même s'ils ne vont pas pouvoir travailler, ils vont rêver, ils sont souvent arrêtés donc ils vont en prison, ils chantent, lisent plein de bouquins, ils voyagent dans leur esprit. Il y a une force vitale incroyable. L'espoir tient la tête.

Le théâtre est-il un lieu de résistance ?

Complètement, ici on est en plein dedans, le Théâtre de Poche c'est son créneau. C'est si fort pour moi de jouer dans quelque chose de complètement actuel, elle vient juste de mourir, le conflit est loin d'être résolu, ce n'est pas une fiction. Je ne suis déjà plus la même. Plus tu touches le fond du puit, plus il te reste les valeurs humaines comme l'honnêteté, l'amour, la foi, le respect de l'autre. Cela relativise sérieusement les choses. Il y a quelque chose d'horrible et de réel c'est la banalisation, plus tu vois de la violence dans les films moins tu es choqué, ici il y a quelque chose de ça, j'ai été très choquée par moment de rencontrer des gens et j'étais pas du tout choquée, ton seuil émotionnel est plein. C'est culpabilisant. On peut se demander pourquoi les gens viennent là, je pense que c'est un peu aussi une manière de se sentir utile. Rachel est née dans une famille très aisée, en étant là elle s'est sentie vraiment utile. Pendant une journée on a ramassé quasi 250 kg d'olive à sept, c'est rien une demi goutte dans l'océan mais c'est très concret.

Dans cette histoire il y a de l'espoir ?

Il faut qu'il continue d'exister des personnes comme elle, à dénoncer des injustices, les mettre à jour par les médias ou le bouche à oreille, c'est ça l'espoir. Elle est devenue l'emblème de la paix avant tout, les palestiniens le prennent pour la défense de leur cause mais elle est un emblème plus fort. On a essayé de faire cela dans le spectacle, pas seulement parler du conflit mais aussi parler de la paix. Elle est incroyable, à dix ans elle dit déjà « je suis ici pour les autres enfants, je suis ici parce que chaque jour des enfants meurent de faim, nous devons comprendre que ces gens sont comme nous, qu'ils font les mêmes rêves que nous, qu'ils sont nous que nous sommes eux, mon rêve est de stopper la faim dans le monde d'ici l'an 2000. ». C'était une battante.